

(Dé)jouer l'homme

Sur un texte de l'OuLiPo, David Migeot et Denis Fouquereau incarnent au Théâtre du Rond Point une série de personnages revêtant le costume bariolé d'une humanité mégalomane et effrayante, toujours guettée par le ridicule.



Où sommes-nous ? Dans une conférence, une salle de classe agitée, un bar ? Nous sommes partout et nulle part à la fois, nous sommes au théâtre, un théâtre qui s'exhibe, comme le rappellent les « terminateurs de spectacle » qui interviennent pour clore le spectacle. Les spectateurs sont à la fois des auditeurs, des élèves, les proies du séducteur, du tyran, de l'écrivain et du psychanalyste. La scène, grâce à son dénuement et sa simplicité évocatrice d'une réalité quotidienne (on peut souligner par exemple l'ordinateur, la table, le vidéoprojecteur), permet ces variations. David Migeot et Denis Fouquereau y endossent le costume varié de l'humanité.

Les spectateurs sont, avec les comédiens, partie prenante d'un jeu. Jeu sur les mots, sur les images, sur le langage. Spectateurs d'une pure performance construite à partir de la nouvelle de Paul Fournel, « Autoportrait du descendeur », point de départ de toutes sortes de variations autour de cette matrice textuelle : « Mon métier consiste à [...] C'est un métier d'homme. » Les membres de l'OuLiPo, l'Ouvroir de Littérature Potentielle, formé dans les années 1960 par Raymond Queneau et François Le Lionnais pour revivifier le processus de création artistique par la mise en

place de contraintes formelles, s'en donnent à cœur joie. Les thèmes, les phrases, les motifs sont repris et renouvelés. D'où un comique de répétition très entraînant.

Mais cela permet surtout de créer de nouvelles images. Ainsi, on descend une piste, une bouteille, mais aussi une page pour l'écrivain. Les métaphores, d'abord construites sous contrainte, révèlent par leur poésie une certaine vision de l'homme, ses failles, ses limites. Toutefois, cela ne serait rien sans la performance des deux comédiens (on pense notamment à la très juste et hilarante prestation du professeur de mathématiques). Jouant des comédiens, qui se changent sur scène, ou qui sont filmés dans les coulisses, devant la multitude de déguisements qui sont autant de rôles à enfiler, David Migeot et Denis Fouquereau jouent et déjouent l'homme de l'OuLiPo, déconstruisent le masculin et l'humain.

L'HUMANITÉ DANS LES PLIS DU VÊTEMENT ET DU LANGAGE

Au fur et à mesure, les performances et contre-performances d'hommes mégalomanes et ridicules se superposent. Ainsi, le verre du buveur reste pendant le cours de mathématiques, l'écrivain mange le chorizo du tyran en regardant le féministe. La mise en scène change en même temps que les métiers (la caméra, la vidéo et le tableau ont des usages très divers), et servent cette accumulation d'humanités. Mais quelle humanité ? C'est aussi un métier de nombre, et un métier de pangolin. Pourtant, l'humanité jouée, moquée, parlée ici reste profondément masculine. La pièce ne questionne pas les termes « homme » et « humain », qu'elle emploie comme synonymes, sans pour autant inclure le soupçon d'une présence de la femme dans l'humain. Le jeu crée des espaces dans lesquels on aperçoit un bout d'humanité, dans les plis du vêtement et du langage. On regrette que cette humanité ne soit pas si universelle.

(LE) RIRE DE L'HOMME

Grâce au jeu, à la performance, dont il faut noter qu'elle est inégale (tant sur le texte que sur le jeu des comédiens), la pièce nous parle de nous. L'humour et la poésie envahissent une scène dépolitisée qui semble postuler que l'on peut rire de tout, même du djihad. Est-ce le cas ? L'art n'est pas ici politique, ne véhicule pas de message. Par contre, il est critique, comme le montre la performance des terminateurs de spectacle, qui porte un regard lucide et ironique sur l'univers de la création théâtrale, notamment celle à laquelle on assiste. La fin, absurde et folle, peut-être un peu longue, fait retour sur la pièce comme sur l'homme, en le singeant. Dans une ambiance angoissante et apocalyptique, deux êtres se donnent finalement la main sur des paroles d'amour, qui redeviennent vite paroles d'humour. Inquiétude et rire se mêlent devant une performance qui ne réclame peut-être rien d'autre que le jeu. Nous ne savons toujours pas bien où nous sommes, ni qui nous sommes, mais on en rit.

Angélique Sartre